

Françoise Samson

Je suis venu(e) vous dire...

Comme la psychanalyse n'est plus tout à fait à la mode, je vais vous raconter une histoire, juive bien sûr, que vous connaissez peut-être, mais racontée autrement, comme pour toutes les histoires juives.

Il était une fois, très précisément en 1929, à New-York, un petit Monsieur Feuerstajn, c'est l'hiver, il y a de la neige, il fait très froid, c'est la crise, le chômage. Le petit Monsieur Feuerstajn trouve l'annonce suivante : "Cherchons un tireur à l'arc pour chasse aux lions en Afrique. Se présenter au 125 de la 25ième avenue". Toutes affaires cessantes, il s'y rend de bon matin, déjà il y a une très longue queue. Malgré le froid, la neige, il attend patiemment son tour. Enfin le voilà devant l'employé, qui lui demande : "Et vous, Monsieur, vous êtes spécialiste de quoi ? Le tir à l'arc ? " – "Le tir à l'arc ? Mais vous n'y pensez pas ! C'est que c'est dangereux, vous savez, les flèches, c'est pointu, ça peut vous blesser gravement ! " – "Ah, dit l'employé, alors peut-être êtes-vous un connaisseur des lions ? " – "Quoi, les lions, mais c'est effrayant, ça a des dents épouvantables, et des griffes ! Alors, vous savez, moi, j'ai déjà très peur du chat de ma voisine qui traîne toujours dans l'escalier, quand je le vois, je referme aussitôt ma porte, alors les lions, ah non, ça jamais !" – "Bien, alors vous êtes donc spécialiste de l'Afrique", réplique l'employé. – "Quoi, vous voulez m'envoyer en Afrique ? J'ai déjà fui la Pologne, vous savez les pogroms, et j'ai fait ce long voyage pour venir ici, et vous voudriez que maintenant j'aille en Afrique, vous n'y pensez pas !" – "Mais enfin, que faites-vous donc ici ?" dit l'employé excédé. – "Je suis venu vous dire, je suis venu vous dire, sur moi ne comptez pas !"

Qu'est-il venu dire ce petit homme, ce petit d'homme, du fin fond de sa Pologne dans la grande ville du Nouveau Monde en ce temps où le Vieux Continent s'apprêtait au pire ? Que cette affaire, si risquée soit-elle, le concerne, puisque en lui est déposé un petit bout d'humanité, et avec ce petit bout d'humanité, il est venu dire, sur moi ne comptez pas pour faire le héros, sur un moi héroïque ne comptez pas, sur un qui de sa flèche d'un coup atteindrait sa dangereuse cible. Il est venu dire : Voyez, je suis un

petit bonhomme craintif, je n'ai rien de ce qu'il faut, pour répondre à cette demande insensée d'être un héros, au milieu de tous ces braves partant avec la certitude d'être l'homme de la situation, il est venu dire, tout seul, que l'affaire le concernait. Autrement dit, c'est plutôt comme femme qu'il se présente. Quelqu'un à qui je racontais cette histoire m'a signalé l'existence d'un film de Jean Rouch qui s'appelle "La chasse au lion à l'arc". Qu'il en soit ici remercié, c'est un très beau film, très enseignant.

Alors, avec le petit bout d'analyse qui s'est déposé en moi, je suis venue -e – petite voyelle qui n'apparaît qu'à l'écrit et qu'on est obligé de prononcer exprès, je suis venue vous dire qu'un jour, j'ai lu l'annonce faite par Lacan qu'il avait inventé un dispositif pour en savoir un peu plus sur ce qui pouvait pousser quelqu'un à devenir psychanalyste. À ce dispositif il a donné le nom de passe, du coup cela a commencé à exister, puisqu'il faut bien qu'une chose soit nommée pour commencer à exister. Que je l'aie voulu ou non, ce signifiant, ainsi mis en circulation, c'est-à-dire pas par n'importe qui et pas de n'importe quelle place, s'est mis à me concerner, étant donné qu'analysante, je me suis risquée dans les parages de l'E.F.P. au moment de sa dissolution. La curiosité n'est pas le si vilain défaut qu'on dit, elle concerne le sexuel et peut pousser à la théorie. C'est aussi une sorte de franchissement quand un analysant se met à "fréquenter" les séminaires et autres réunions psychanalytiques. Et d'ailleurs, dans cette invention de Lacan, il ne s'agit pas de simple curiosité mais du désir de savoir ce qu'il ne pouvait savoir, en tant que psychanalyste, sur ce qui pouvait pousser quelqu'un qui a fait une analyse à, quand même, avoir l'audace de le devenir à son tour.

Ce désir de savoir était-il donc si étonnant ? D'abord, n'est-ce pas une question que se pose l'analysant dès que commence son analyse ? Qu'est-ce qui a bien pu lui faire choisir, à cet homme ou à cette femme, ce "métier" de psychanalyste ? Puis cette question est mise de côté pour peu à peu se cristalliser en question sur le désir de l'Autre, de son Autre à lui l'analysant. Mais elle refait surface quand l'analysant se met à vouloir, son tour, occuper comme on dit la place d'agent dans le discours analytique. S'il est vrai que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, on peut dire que cette invention de Lacan, nommée passe, se situe au cœur de la machinerie subjective. Cette invention est liée à l'autre invention de Lacan qui est l'objet a, elle-même liée à la subjectivité de notre temps, et aussi à la position de son inventeur dans l'histoire du mouvement psychanalytique.

Le dispositif même de la procédure me semble, après-coup, faire approcher, sur un mode distancé, la fabrication et le fonctionnement de cette machinerie subjective. Voilà d'abord le signifiant "passe" attrapé dans le magasin à provisions de l'Autre que constituent les dits et écrits de Freud et de Lacan, puis la rencontre avec les passeurs, inconnus de passage, mais supposés pouvoir représenter le passant auprès du cartel ; le long de leurs frayages sont déposés les signifiants, les constructions, les petites découvertes, isolés par le passant dans son analyse. Puis c'est le silence et la nuit, quelque chose qui concerne le passant se trame en son absence, hors de son savoir. Il ne sait en effet rien des chemins que vont prendre les petits cailloux qu'il aura déposés chez ses passeurs et encore moins lesquels seront restés au fond de leur tamis. Puis vient la réponse, oui ou non, nommé ou pas, à la lettre envoyée, à un cartel du Collège de la passe mais dont le passant ignore la composition. C'est en quelque sorte un retour en marche arrière et avec pour support plusieurs personnes, plusieurs lieux ou instances, un retour sur les temps premiers de la subjectivation.

Lacan dit dans son intervention au Congrès de Montpellier qu'il a été d'une prudence humaine, trop humaine dans sa proposition et qu'il aurait peut-être pu inventer quelque chose de plus subtil, mais qu'il fallait rester dans l'ordre de ce qui se faisait. Il ajoute qu'il aurait pu leur demander de devenir prestidigitateurs (à qui ? le texte semble indiquer qu'il s'agit des passeurs, mais certainement pas sans que, dans le chapeau, le passant y ait mis du sien). Pourtant, il m'a semblé que cette procédure est d'une subtilité toute particulière, même si la prestidigitation ne se produit qu'après-coup. Et la prestidigitation est l'art de faire apparaître, disparaître, changer de place ou d'aspect des objets, grâce à de prestes mouvements de mains qui créent l'illusion.

Ainsi donc, le petit d'homme isole dans le bruit ambiant des signifiants découpés par la voix de l'Autre qui désormais le concerneront ; au même moment où dans l'Autre il happe ces signifiants, il est happé par l'Autre, au moment même où il cherche à attraper l'objet dans le chapeau de l'Autre, il s'y place comme objet. De même, dans le bruit et la fureur, qui agitait cette partie du monde analytique où j'étais tombée, croyais-je par hasard, c'était la période Delenda, les premiers temps d'après la dissolution de l'E.F.P., le temps évanescent des Mille de la Cause freudienne, dans cette masse à la fois compacte et tourbillonnante de signifiants que je ne

comprenais pas, ce signifiant "passe" je l'ai happé et du même coup il m'a attrapée, marque du désir de l'Autre, analytique. Il faut, n'est-ce pas, bien des années pour rejoindre le dit signifiant et en passer par bien des étapes, y compris par la confusion entre désir et demande, entre désir et objet de l'Autre. On le sait, à qui n'est pas proche des choses, cela ne fait ni chaud ni froid.

Comme le petit d'homme qui va se servir des Noms-du-Père pour mettre un nom sur ce qui fait courir sa mère, ce qui cause son désir, désir d'autre chose que de se laisser compléter par lui, mais aussi pour ne pas succomber sous le coup de ses Caprices, l'analysant peut aussi se servir des signifiants de Freud et de Lacan pour mettre un nom sur le désir de l'analyste mais aussi pour ne pas succomber sous le coup de l'obscénité des groupes analytiques, car parfois il faut s'accrocher et je peux dire, après-coup, qu'à cet égard ce signifiant "passe" a été pour moi un bon passeur. J'ajouterais qu'un autre bon "passeur" a été le ton sur lequel dans les différents groupes que j'ai pu fréquenter, on parlait de la psychose. Là où on en parle bien, c'est là qu'il faut aller.

Et puis vient le moment où les conditions institutionnelles permettent que la procédure se mette en place. Entre temps, le travail de l'analyse a eu quelque effet : ce n'est pas avec un arc et des flèches qu'on entre chez les passeurs, tout juste avec au creux de la main, quelques petits cailloux, restes de l'histoire du sujet, tout usés par l'essoreuse à jouissance qu'est la règle fondamentale. Je redirai ici combien tout cela n'est pas affaire de volonté, ça se décide, et la personne chez qui ça se décide, par exemple au beau milieu d'une phrase en train de s'écrire pour un tout autre travail, ne peut que se soumettre à l'enchaînement signifiant et décrocher le téléphone pour prendre rendez-vous avec les passeurs dont elle peut bien avoir tiré les noms dans le chapeau déjà depuis un certain temps. Car le désir est sourd et aveugle, lui qui ne connaît que la logique signifiante et tire sa violence de la pulsion. C'est dans cette mesure que rien n'arrêtera l'innocent, comme dit Lacan. Eh bien, c'est dans une certaine innocence qu'on entre chez les passeurs, et là première surprise ménagée par le dispositif : le passant est ramené au temps de syncope, de suspens, au temps d'arrêt du souffle du *ur-* de l'origine, juste avant qu'on dise, temps d'évanouissement de tout savoir, moment aussi d'angoisse qui, dans le cadrage offert par le dispositif, peut s'isoler comme angoisse primordiale. D'où l'importance du cadrage de l'expérience par de "l'Ecole", car comment

sinon prendre le risque de se fier à ces inconnus que sont les passeurs à l'entrée du dispositif pour pouvoir poursuivre en se laissant aller au fil du dispositif.

Car en commençant à parler dans ce cadre, le passant se démet de la voix et du regard qui s'incarneront alors chez le passeur qui va représenter le passant auprès du cartel. Le texte ainsi délesté qui va s'écrire portera les traces de cette séparation d'avec ces objets qui sont ceux du désir de l'Autre. Pour rendre cela sensible, j'évoquerai par exemple les derniers quatuors de Beethoven, alors plongé dans le complet isolement de sa surdité, où s'entend la trace d'une écriture privée de voix. Ou encore, puisque c'est plus dans l'actualité, dans les tableaux de Francis Bacon, peut s'entendre le cri passé au regard. C'est ce texte que le cartel aura à entendre ou plutôt à lire. Cela s'éprouve dans le moment de la procédure, quand parfois le passant a le sentiment que le passeur s'écarte de sa fonction, le glissement de la parole du passant entre voix et regard s'arrête. Il lui faut alors reimmerger le passeur dans sa fonction d'objet, ce qui ne va pas sans une certaine violence faite aux deux personnages en présence. Le passant est, m'a-t-il semblé, responsable de ses passeurs au même titre qu'ils sont responsables de lui. Dans ces petits moments s'éprouve encore une fois que le nouage ne se saisit que dans le moment du dénouage.

Voix et regard sont aussi les objets favoris du Surmoi qui avant d'être l'instance pacifiante et civilisatrice post-œdipienne, plonge ses racines dans la pulsion brute, aura été et reste l'instance de l'appareil psychique la mieux informée des motions pulsionnelles refoulées et donc toujours activables, et pour cause puisque c'est justement lui qui en a ordonné le refoulement. Freud dit que la transmission d'une génération à l'autre se fait de surmoi à surmoi, Lacan aussi d'ailleurs avec d'autres mots. Solal Rabinovitch ayant repéré que certains énoncés des passants sont intégralement transmis par les passeurs, énoncés énigmatiques, mais transmis tout crus, j'ai pensé à ce mode de transmission dont se sert le Surmoi, transmission directe, par injection "parentérale"¹, entre chair et cuir, qui court-circuite en quelque sorte le symbolique, et donc revient dans le réel. Je lui ai demandé sur quoi portaient ces énoncés directement transmis par les passeurs, alors on pouvait s'en douter, bien sûr ils portaient

¹ J'ai emprunté ce terme "parentéral" à Anne-Lise Stern, qui l'a employé dans sa "Recherche-Témoignage", en particulier à partir de son travail avec des drogués. (Cf. "Le marché des drogués" in *Recherches* n° 39 bis, décembre 1979).

sur l'objet. De cela je ne retiendrai pour l'instant que la subtilité du dispositif qui isole ce mode de transmission plutôt obscur, mais je crois que nous devrions mettre cette question au travail, dans la suite de ce qu'avait avancé Marie-Laure Susini l'an dernier sur l'histoire du mouvement lacanien, mais aussi des questions que se pose l'espace de l'École qui s'occupe des nouveaux aspects du malaise dans notre civilisation.

Les rencontres avec les passeurs terminées, le passant part sans se retourner et pourtant là un autre tour du dispositif l'attend : dans ce deuxième temps de suspens, s'éclaire de façon crue, la non-maîtrise absolue de l'être parlant quant aux effets de sa parole et délesté des petits cailloux qu'il a laissé chez les passeurs, il s'aperçoit que l'opération a un peu plus encore déréalisé le trauma, à savoir ce qui l'avait poussé à entreprendre une analyse, ce qui peut à l'occasion s'exprimer ainsi : "Mais au fond, il ne m'est rien arrivé !" Serait-ce un temps de refoulement expérimental, parce que faisant apparaître le mécanisme du refoulement sans qu'il soit véritablement effectif puisque l'attente de la réponse du cartel maintient le voile à demi levé ? Le passant sait que quelque chose se trame, et avec quel matériau, mais il ne sait pas comment cela se trame dans le cartel. Parfois, pris d'une certaine légèreté, il se surprend à oublier, à vouloir oublier, et effectivement des choses s'oublient, sauf certaines qui ne veulent pas se faire oublier. Où s'entrevoit également la force du rien-en-vouloir-savoir qui n'a de cesse de tirer la couverture à soi.

Et c'est peut-être dans ce temps-là du dispositif que la question du désir de l'analyste se pose au passant de la façon la plus aiguë. Était-ce passe ce qui venait de se passer dans la rencontre avec les passeurs ? Dans le cadre de la procédure, le passant est confronté à sa division en acte, signifiée par la structure même du dispositif. Il a jeté les dés mais il ne sait pas, ne verra pas, n'entendra pas les chiffres qui sont tirés, et qui vont être mis au travail par d'autres sujets, d'abord les passeurs puis les membres du cartel. Il a réduit son texte au maximum possible, reproduit les grandes spires de son analyse et ce "dans le noir", à l'aveugle et voilà qu'il se saisit comme une sorte de main acéphale qui vient de tracer sur un mur invisible le chiffre de sa propre destinée (mortelle, comme il se doit !) et à peine cette main s'est-elle levée d'un mouvement preste que le trait s'est déjà effacé. "L'ai-je donc rêvé ?" Ce n'est pas de la prestidigitation, cela ? Ça peut donner aussi quelque vertige. "Quoi, je n'étais donc que cela ?" Et le

prestidigitateur, c'est le dispositif lui-même, à condition qu'on joue son jeu, comme l'a dit Annie Tardits dans un exposé fait du temps de l'École de la cause, à condition de s'en faire la dupe.

C'est pourquoi aussi, la sortie du dispositif, à savoir la nomination, est-elle d'une si grande importance. Il n'est pas pensable de laisser la réponse en suspens. D'abord pour le passant, qui serait alors laissé en plan, en suspension dans ce temps où nécessairement le oui et le non ne sont pas encore séparés, je pense ici à ceux qui ont fait la passe au moment de la dissolution de l'E.F.P. et n'ont jamais eu de réponse, ni oui ni non, et je mesure mieux maintenant combien cela n'est pas sans conséquences. Mais surtout à cause de la logique même du dispositif, sans ce temps de sortie, sans réponse, oui ou non, c'est toute la procédure qui est invalidée.

Donc, vient le temps de la réponse du cartel. Une voix déchire les limbes, et voilà le passant A.E., nommé tel, éjecté seul dans le froid du monde avec pour viatique ces deux initiales. Le retour ainsi obligé au temps de la détresse primordiale explique la joie toute relative avec lequel le passant passé, dans tous les sens du terme, accueille la dite nomination. Quelque chose à l'instant vient de se refermer, telle la morsure du signifiant qui cloue le sujet. Ce chiffre écrit de la main acéphale qu'il aura été dans la passe lui revient dans l'instant sous la forme de ces deux lettres. Retour obligé sur ce temps d'indifférenciation juste avant que s'effectue la partition originaire, temps de liaison-déliation pulsionnelle, moment où s'éprouve que le signifiant n'est que "pure absence entre passé et la seule actualité du futur antérieur" (je cite de mémoire une formulation d'Annie Tardits dans un exposé de l'an dernier concernant la question de la mort.) Donc, dans ce cas, ça aura été oui : je ne pourrai jamais parler de ce qu'aurait été un non, cette part là du champ du possible, l'instant d'avant encore toujours possible, est rejetée pour toujours dans la nuit de l'impossible. Cela fait saisir, en une fraction de seconde, comment fonctionne le pas-nommé, ce qui ne sera pas enveloppé par le symbolique. Il ne me semble donc pas si étonnant que cela que le cartel, la décision prise, soit affecté de déliaison, c'est en raison de la place qu'il occupe dans ce temps du dispositif : il vient de faire apparaître le temps logique de la *Bejahung-Ausstoßung* sur fond de l'*Urverdrängung*. Les personnes du cartel sont déliées de leur fonction d'opérateur logique, *ur-* ils étaient, à leur propre *ur-* ils retournent. Car le travail que le cartel aura fait sur le texte desubjectivé du passant le ramène nécessairement à ces bords du trou du refoulement originaire. Pas étonnant

non plus qu'il soit divisé, le contraire serait plutôt inquiétant, puisqu'à sa place et dans son temps de fonctionnement, il a à rendre visible cette division, qu'il en a été le révélateur, au sens photographique du terme.

En quelque sorte, tous dans cette affaire sont des parchemins vivants marqués du coin de la mort qui participent à ce que s'éclaire, non pas les personnes, mais la structure, qu'abrite chacun, de façon particulière, c'est cela qui est éclairé par le fameux éclair, ça peut s'écrire S(A).

Reste au passant passé et terriblement réveillé à en prendre acte, et à profiter, quelques heures encore, de ses derniers moments d'innocence, enfin toute relative, avant que son nom propre soit livré au public. Et à se demander ce qui a bien pu leur passer par la tête, aux membres du cartel dont il connaît maintenant la composition, pour le nommer. Ce qui peut s'exprimer ainsi : "Mais, ce qu'ils ont nommé, c'est rien! " Perplexité qui n'est pas sans faire écho à la perplexité du cartel², ainsi qu'en témoigne Solal Rabinovitch³. Là encore, le passant n'a d'autre choix que de se faire la dupe du dispositif.

Certes, voix et regard lui ont été restitués, mais dans quel état ! Sous la forme de ces deux petites lettres de rien, A.E., qui vues écrites ont certes quelque tenue mais qui prononcées se réduisent à un mince filet de souffle, à peine ce qu'il faut de souffle pour recommencer à parler. Plus rien là de l'attaque, certes ululante mais quand même plus vaillante, de la voyelle initiale du *ur-* de l'origine.

La tentation pourrait être alors de se taire, s'il n'y avait ce petit bout d'analyse qui vous pousse à vous extraire de la fascination de cette déchirure du ciel qui vient à l'instant de la nomination de se rouvrir de s'être déjà produite dans la cure et où les Noms-du-père, tels des étoiles depuis longtemps éteintes, ne jettent plus qu'une tremblante lueur. Alors voilà, je suis venue vous dire... Et cela aussi fait partie du dispositif, un tour de plus de ce prestidigitateur, mais tour qui n'est pas à mettre sur le compte d'une quelconque demande surmoïque de l'institution. Si s'était à elle qu'il s'agissait de répondre, c'est un des impératifs du surmoi, fomenté par la

² Perplexité qui bien sûr précède le moment de certitude où tombe du cartel la réponse oui ou non, comme l'a fait très justement remarquer Claude Lemérer dans la discussion qui a suivi.

³ Solal Rabinovitch, « L'écart », *Carnets de l'E.P.S.F.*, n° 10.

pulsion de mort, qui serait alors mobilisé et enjoindrait plutôt de faire silence.

"*Kein Mensch muß müssen*" (mot à mot : aucun, pas un, homme ne doit devoir, n'est obligé d'être obligé) fait dire Gotthold Ephraim Lessing à Nathan le Sage, dans la pièce du même nom, joyau de la littérature de l'*Aufklärung*, et engagée dans la lutte contre l'intolérance, la tyrannie et l'antisémitisme. C'est une très jolie phrase, et pourtant il y en a qui doivent devoir. *Müssen* n'est pas *sollen*, la nécessité n'est pas un impératif surmoïque, si post-œdipien soit-il. Il y en a donc qui sont nécessités de dire, comme ils peuvent, qu'en raison de leurs aventures particulières avec la structure, Lacan appelle cela aussi, je crois, hystorisation, ils n'ont pas pu faire autrement : ayant entrevu que leur vérité n'était que bois de chauffage, ils n'ont plus que le choix du savoir. Ce qui n'est quand même pas une mince affaire. Voilà qui nous fait passer du Souverain éclairé à la structure éclairée. Ce n'est pas très confortable, mais cela peut servir, entre autres choses à rejoindre la subjectivité de l'époque, où l'on voit par exemple nombre de nos congénères se jeter dans la gueule vociférante de faux Maîtres qui savent si bien se servir de ce mode de transmission directe de surmoi à surmoi, version pulsion brute, ou encore succomber sous les coups de Fous de Dieu.

D'où se déduit cette nécessité pour ceux qui ne peuvent faire autrement que de se risquer dans le discours analytique ? Nécessité se dit *Notwendigkeit* dans la langue de Freud, mot composé de *Not*, la détresse, la misère, l'urgence, et de *wenden*, tourner, virer, donner une direction. Autrement dit, la qualité de ce qui est impulsé par la détresse, l'urgence de la vie, *die Not des Lebens*, la douleur d'exister. Celle-ci est tapie derrière toute demande d'analyse. Et on ne le sait que trop, la détresse subjective de notre époque est considérable.

Il peut arriver que des sujets soient amenés à cette extrême limite où la douleur d'exister est là toute nue, que pour eux, par exemple, les choses se posent en termes de vie ou de mort, bref des gens qui côtoient la limite humain, pas-humain, moyennant quoi, justement à cause de cette proximité avec cette limite, ils devront faire de longues années d'analyse. Annie Tardits en a parlé dans une des dernières soirées de l'an dernier du Collège de la passe. Elle a rappelé qu'à son terme le trajet de la pulsion, c'est la mort, et que la pulsion partielle est la part de la mort dans le vivant sexué. Il peut arriver que le point de douleur de son Autre réel soit si versé

vers la mort, qu'un sujet ne puisse faire autrement (autre version du choix forcé côté nécessité) que de confondre manque dans l'Autre et part de la mort dans le vivant sexué et de se protéger d'un blason de phobie contre l'angoissante menace de submersion. D'où lui vient alors un savoir particulier dont il sera marqué, et qui pourra faire, entre autres, qu'il s'affuble d'un statut d'exception dont la cure aura à le déloger, sans pour autant en dénier la marque.

Dans le travail de la cure on pourrait, par exemple, isoler deux axes : construction presque de toutes pièces du Père, en s'appuyant sur les lettres du nom propre, travail de réécriture, de couture à petits points au fil de la lettre (côté son et côté tracé) qui permet un accrochage plus solide au trait unaire, façon aussi de reprendre, côté surmoi qui s'affirme d'un "c'est déjà écrit", le dossier des grands-parents. On pourrait appeler cela une mise en écriture de la faute, du défaut du Père. Il faut bien que cela s'écrive pour pouvoir se lire et se réécrire. Mais qui dit construction dit dans le même temps déconstruction, car un tel Père reconstruit par réécriture à la lettre du nom est du même coup – enfin, ça prend un certain temps – effeuillé de l'appel à lui adressé, et de la demande d'amour. En quelque sorte le sujet se démarie de son nom propre. Lacan dit que certains sont mariés avec leur queue, eh bien pour une femme, ce mariage-là peut se faire avec du nom, et le démariage par révélation de la signification phallique, via le vœu incestueux, qui dans la lettre se nichait⁴.

Un autre axe serait la disjonction entre (-φ) et a, et dans cette affaire, c'est plutôt côté mère que cela se passe. Une patiente, dans un entretien dit préliminaire où elle évoquait sa difficulté à reprendre son nom de jeune fille après son divorce en cours, répondit à la question : "Mais vous portez le nom de votre père" par cette phrase : "Ah oui, mais mon nom, pour moi, ce n'est pas le nom de mon père, c'est celui de ma mère." Freud fait remarquer que pour les femmes le ravage maternel s'exprime souvent en termes de "elle veut ma mort", pour les hommes le ravage s'exprimerait en termes d'objet partiel "elle veut me bouffer". Pour sa part, Lacan écrit : "... que la castration soit chez elle de départ (Freud dixit), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre plus de subsistance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans

⁴ De par ce travail à la lettre, le nom devient portable ainsi que l'a souligné Jean-Guy Godin dans la discussion qui a suivi.

ce ravage."⁵ Quand la barre sur l'Autre se confond avec (-φ), c'est au travers du tournage de la cure autour des objets que cette disjonction peut advenir. Du point de douleur de l'Autre s'isolent les objets les uns après les autres, dans ce frottement de l'un avec l'autre, comme l'exprimait J.G. Godin, puis s'en séparent et choient, l'objet a "glissant des bras du discours qui l'étreint", lui qui, si on peut dire, se faufile dans le vide qui sépare les mots et finalement s'égale à ce vide.

Il peut arriver aussi qu'un objet vienne déloger l'autre dans sa préférence, le regard avec sa fixité mortifère peut être agréablement évincé par la voix qui fait reprendre vie. Voici un petit exemple de nouage de deux objets : une patiente évoquait un de ses souvenirs d'enfance, de ces souvenirs en si petit nombre finalement qui flottent à la surface de l'amnésie dite infantile et servent d'indicateurs de refoulement. C'est peut-être aussi de ce petit nombre de souvenirs ainsi flottants que s'assure cette fiction que le temps d'une vie, tel la basse continue dans la musique baroque, s'écoule de façon linéaire. Petite fille de cinq ans, elle assiste au change de sa cousine, née quelques jours auparavant dans la maison. C'est la mère de la patiente qui officie et tendant à sa fille la couche sale, lui demande d'aller la porter un peu plus loin. Devant l'air dégoûté de l'enfant, cette mère dit : "Ce n'est pas sale, ce n'est que du lait caillé." Cette phrase plonge l'enfant dans un dégoût encore plus considérable : par la voix de l'Autre, sous son regard, sein et merde viennent de se nouer, avec comme réponse un certain nombre de phobies alimentaires chez l'enfant. Bien entendu, cela n'épuise pas la lecture de ce fragment de cure.

De l'objet peut aussi se trouver pris dans les rets de certaines lettres du nom propre, et de là peut se fomenter l'agrammaticalité propre au sujet et à sa position névrotique qui dans la dite disjonction devient peu à peu une grammaire-a. D'avoir rejoint le point de douleur de l'Autre, et dans ce renouage délié le nœud de jouissance qui enserrait le sujet, le circuit de la pulsion se boucle. Poussière, cadavre, déchet tu fus, à cela, selon ton vœu, tu adviendras. Il ne reste plus au sujet qu'à prendre la dite barre sur lui et à se faire candide-a, dans la procédure de la passe.

Ne le savait-il pas, le petit Monsieur Feuerstajn, d'avoir fait ce long voyage depuis la Pologne, en emportant avec lui ce petit bout d'humanité transmis par ses pères de là-bas, que, dans le tir à l'arc, le but n'est pas le lion à abattre, mais que de le "viser au cœur, on n'y atteint que d'un tir qui

⁵ J. Lacan, « L'Étourdit », p. 21.

le rate". C'est avec ce savoir-là que peuvent s'inventer les histoires qui font rire.

Dans le pays de nulle part, celui où vivent les grands chasseurs de lion du film de Jean Rouch, quelque part entre le Niger et le Mali, hommes qui tiennent en grand respect les représentations de choses et leur passage aux représentations de mots, seuls les hommes initiés peuvent être chasseurs, ni les bergers ni les femmes n'y sont autorisés. Pourtant, le poison des flèches, celui qui fait plier les jambes de l'animal touché, est mijoté avec de l'eau qu'aura puisée la femme la plus jalouse du village et choisie pour sa méchanceté, et le feu qui attisera le poison est allumé avec la paille de brousse qu'aura coupée la femme qui aura eu l'accouchement le plus difficile. Dans les paroles qu'adressent les grands chasseurs à l'animal à l'agonie il est dit "Poison au cœur de feu, poison femelle plus méchant que le poison mâle. Celui qui te laisse, meurt de faim, celui qui te prend vomit sa mort". Où se dit entre autres qu'il n'y a pas homme sans sa part féminine, part qui n'est pas la plus douce, car elle plonge dans le réel, et à cela pas moyen d'échapper. Au terme de la chasse, le grand lion, celui que les chasseurs ont nommé l'Américain, court toujours dans la brousse. De son absence leur vient le désir de chasser, mais pas sans la part femme.

Alors à quoi ça sert un A.E. ? À maintenir cette part féminine dans le petit village qu'est une École de psychanalyse ? On l'attend parfois au tournant du grand secret, qu'ils lâchent enfin le morceau, ces passants passés, qu'ils nous le disent, ils doivent bien le savoir, eh bien, tout comme les autres A.E., ceux d'avant, mais qu'on n'aura pas forcément entendus parce qu'on n'en était pas proche ; je suis venue vous dire que le secret, c'est qu'il n'y en a pas, le seul secret est que toujours manquera un grand lion à l'appel du chasseur, en termes plus convenables, qu'il n'y a pas d'univers du discours qui soit fermé, et que c'est pour cela qu'il faut avoir en grand respect le passage des représentations de choses aux représentations de mots, sans oublier les signes de perception, bien entendu. Autrement dit, que nous sommes dans une pure dépendance du signifiant. On peut bien entrer dans la procédure de la passe avec cet espoir qu'enfin le grand secret va vous être révélé, le mot de la fin, le mot qui manque au vocabulaire, mais on en ressort, au même endroit du même parchemin, seulement voilà, on est sur l'envers, et ô surprise, le parchemin s'est transformé en bande de Möbius.

Au bout du compte, d'assurance assurée point, point à la ligne du prochain paragraphe d'un texte auquel il manquera toujours une lettre, comme dans le livre de Georges Perec, *La disparition*, et justement cette lettre est un e ; pour s'apercevoir qu'elle manque quand on ne le sait pas, il faut ne pas manquer une seule lettre en lisant. Et quand on l'a lu, le texte, c'est elle qui apparaît, lisible dans le creux de son absence, figure en éclipse dans le tapis, trace d'un reste, qui centre le texte, petit a qui d'avoir été construit dans le creux de l'Autre fait que le nom propre n'est plus si rutilant que cela. Au passage de la limite vers le pays de l'innommable, il s'est un peu chiffonné. "Quand un matin Gregor Samsa se réveilla dans son lit au sortir de rêves agités – quoi de plus banal, n'est-ce pas – il se trouva métamorphosé en monstrueuse vermine" *ungeheuren Ungeziefer*, l'innommable sur l'envers exact de la banalité, le *unheimlich* du *heimlich*. *Ungeziefer* désignait à l'origine tout ce qui n'est pas propre à être bête de sacrifice. Vous aurez reconnu la première phrase de la "Métamorphose" de Franz Kafka, vous savez comment ça finit. Vous savez peut-être aussi que l'auteur éclatait souvent de rire en faisant, à haute voix, pour ses amis, la lecture de ses fictions. Et justement, pour ceux qui y sont nécessités, d'avoir reconnu l'*Ungeziefer* qu'ils auront été, ça peut servir à ne plus se faire la bête de sacrifice, celle où le fantasme chauffé par le masochisme primaire les voyait si bien se complaire, sacrifices notamment que réclament en toujours plus grand nombre ce qu'on appelle nos sociétés modernes. Ça peut servir aussi à aider d'autres sujets, un par un, et comme on peut, à s'extraire d'une objectivation de plus en plus oppressante qui les laisse en souffrance.

Du petit e au petit a, entre deux et retour, ça peut faire un A.E. qui ne se prendrait pas pour ses majuscules. Prestidigitation ? Certes, mais pas pour l'illusion, à moins que cela ne soit celle très construite de l'anamorphose, plutôt pour la fiction-fixion. Ça peut servir dans ces temps qui s'annoncent plus profanateurs que profanes. La psychanalyse n'est plus tout à fait à la mode, et si nous sommes bien "hors du temple", c'est le sens latin du mot profane, comme nous le prétendons et le désirons, il ne nous reste plus qu'à faire de "l'École" et à modestement nous appliquer. Alors voilà pour ma page d'écriture d'aujourd'hui⁶.

⁶ Ce texte est celui d'une intervention orale, faite le 21 Octobre 1996, adressée à notre École dans le cadre du Collège de la passe, c'est pourquoi j'ai préféré lui garder son style oral, même et surtout pour les *Carnets*.